

Dominique Colas

LE VOYAGE EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

En mai-juin 1920, Russell effectua un voyage en Russie soviétique, il accompagnait, sans en être membre, ce qui lui laissa plus de latitude dans ses déplacements, une délégation britannique de travaillistes et d'intellectuels. Il en tira les leçons dans un ouvrage immédiatement publié en septembre de la même année, *The Practise and Theory of Bolshevism* (1).

Le livre fut un échec clair et net, du point de vue des bolcheviks du moins. Bien loin d'avoir trouvé un témoin prestigieux et complaisant, ils avaient invité un analyste critique, Russell n'était pas un admirateur de la dictature du prolétariat mais un partisan du passage au socialisme par un développement gradualiste et pacifiste de l'« autogestion » (p. 188). Ils essayèrent de rattraper cet échec, relativement important au moment où ils cherchaient à développer l'Internationale communiste (créée en 1919) et à sortir de leur isolement diplomatique et économique ; de plus, l'échec de l'Armée Rouge sur les bords de la Vistule allait mettre fin à l'espoir d'une expansion militaire vers l'Ouest : le rêve de certains — de Trotski plus que de Lénine, sans doute — après Varsovie, Berlin, devait céder la place à une stratégie plus lente. Et Gorki, qui avait dénoncé l'expérience cruelle que Lénine voulait conduire sur le peuple russe en 1917, et qui en parlait maintenant comme d'un saint, fit appel à H.G. Wells, qu'il connaissait depuis 1906 : l'auteur de *La Guerre des mondes* écrivit une sorte de contre-témoignage répondant à l'ouvrage de Russell. Dans *Russia in the shadows*, (2) il incitait les Alliés à apporter une aide économique au niveau régime.

Les bolcheviks pouvaient, en effet, être fort mécontents des socialistes anglais. En

témoigne la *Lettre ouverte aux ouvriers anglais*, que Lénine publia après son entrevue avec la délégation travailliste (il reçut Russell séparément), dans *La Pravda* du 17 juin 1920. Selon sa vision du moment, il n'y avait pas d'autre choix qu'entre la terreur rouge et la terreur blanche et il attaquait « ceux qui demeurent idéologiquement les esclaves de la bourgeoisie, qui continuent à partager les préjugés petits bourgeois sur la "démocratie" (la démocratie *bourgeoise*), sur le pacifisme ». Karl Radek, pour sa part, écrivit lui aussi dans la *Pravda* après la publication du livre de Russell sous le titre : « Le voyage sentimental de Mister Bertrand Russell en Russie. » Il était, en effet, de bon ton chez les bolcheviks de traiter de « sentimentaux » voire d'« hystériques » ceux qui n'acceptaient pas leur logique et qui n'étaient pas, selon un mot fréquent de Lénine, « conséquents ».

Et n'était-ce pas pour eux le comble de l'« inconséquence » que de déclarer, comme Russell, que « le socialisme est nécessaire au monde », de louer la Révolution russe d'avoir « exalté » l'espoir des hommes dans l'établissement du socialisme, tout en affirmant l'échec inéluctable du communisme ? Car pour le philosophe anglais — dont on peut se rappeler que le premier ouvrage publié était consacré à la social-démocratie allemande — la méthode utilisée par les bolcheviks pour établir le socialisme ne pouvait qu'évoluer de trois façons : défaite du bolchevisme par le capitalisme, renoncement du bolchevisme à ses idéaux et instauration d'un impérialisme napoléonien, ou guerre mondiale de longue durée engloutissant la civilisation, y compris le socialisme (p. 14). Ce que ne pouvait sans doute imaginer Russell, c'est que Staline arriverait en quelque sorte à effectuer la synthèse de ces trois solutions.

On comprend que, republiant son texte en 1948, il ait pu juger que le communisme russe n'avait pas évolué très différemment de ce qu'il attendait. Pour éviter toute tentation d'hagiographie russellienne, il convient, cependant, de rappeler que, sans même parler des socialistes russes, des pronostics aussi sombres furent formulés dès ce moment, notamment par Léon Blum et par Marcel Mauss.

La caractéristique essentielle du bolchevisme pour Russell est qu'il unit « aux aspects de la Révolution française ceux de l'avènement de l'Islam », l'islamisme et le bolchevisme étant pour lui des religions pratiques, sociales, désireuses de « conquérir l'Empire d'ici-bas » (p. 109). La dimension religieuse, il la trouve aussi dans la personnalité de Lénine qui lui laisse « une impression d'orthodoxie étroite et têtue », celle d'un homme qui croit en un évangile, et dont la foi, parce qu'elle est de type religieux, est incompatible avec l'« amour de la liberté » (p. 54). Et Russell, encore n'avait-il certainement pas lu *Matérialisme et empiriocriticisme*, de se réjouir de « l'humeur sceptique » qui règne en Occident (p. 54) et d'opposer à la « foi fanatique » des révolutionnaires de 1917 les idéaux de tolérance issus de la Révolution anglaise de 1688 (p. 39).

Mais il y a sans doute encore plus irritant pour les bolcheviks — même s'ils commencent à mettre sur pied un culte de la personnalité de Lénine comme facteur de stabilisation et de légitimation charismatique du régime — que ce portrait de Lénine en professeur rigide et méprisant, en « théorie faite homme », bref, en « aristocrate intellectuel ».

En effet, Russell, au passage, démonte certains des lieux communs de leur propagande. Ainsi, leurs plaintes contre les attaques dont ils étaient victimes de la part de l'Entente paraissent contradictoires avec leur affirmation du caractère nécessaire de la lutte des classes. Pour le dire en d'autres termes, la doctrine de la lutte des classes des communistes étant, selon Russell, une prophétie autocréatrice, prévoyant et provoquant l'hostilité des États capitalistes, elle ne peut être exonérée de toute responsabilité dans les maux qui accablent la Russie (pp. 31, 146, 149). Ce qui veut dire aussi que le bolchevisme produit des effets qui ne sont pas des conséquences de la spécificité russe (bien que Russell ne la nie pas [pp. 10, 181]), et qu'on retrouverait, peut-être ceux-ci à un degré atténué mais sans différence de nature, partout où il instaurerait son « despotisme », y compris en Angleterre.

Russell rejette aussi l'argument qui fonde l'instauration d'un régime communiste sur un calcul d'espérance qui veut que les coûts d'instauration du régime communiste — quelque soit leur montant — soient négligeables au regard des bénéfices attendus (ce que Lénine exprimait dans des formules du type : mieux vaut une fin pleine d'horreur qu'une horreur sans fin). Car selon Russell, les coûts de la transition sont nécessairement très élevés (le bolchevisme en Angleterre entraînerait un blocus et la famine) et le groupe dirigeant d'un gouvernement communiste, qui mêle mentalité gouvernementale et mentalité capitaliste et qui fonctionne comme une tyrannie, ne saurait abandonner de lui-même le pouvoir, il y faudrait une révolution. « Tout système imposé par la violence et la force d'une minorité fera place à la tyrannie et à l'exploitation ; et si la nature humaine est bien ce que les marxistes disent, pourquoi ceux qui gouvernent refuseraient-ils ces chances d'égoïste privilège ? » (P. 155.)

L'avenir de la Russie lui semble donc devoir être celui d'une tyrannie gouvernée par une aristocratie bureaucratique trouvant sa légitimation dans des mythes qui, en politique comme dans la vie privée, servent à rationaliser les conduites humaines, conduites où interviennent le désir de pouvoir ou d'un triomphe sur des rivaux, si bien qu'« il faudrait traiter les mobiles politiques par la psychanalyse » (p. 123). Une remarque qui incite à rappeler la plaisanterie de Freud, à laquelle Russell aurait sans doute adhéré (p. 180) : Freud disait qu'il était à 50 % d'accord avec les bolcheviks puisqu'il pensait que les bolcheviks pourraient réaliser la première partie de leur programme, détruire l'ancienne société, mais non la seconde, édifier une société juste.

Si Russell parle si fréquemment d'« aristocratie » à propos du bolchevisme, c'est qu'il ne fait pas de l'inégalité des biens le mal central et unique et que l'« inégalité de pouvoir » lui semble plus dangereuse encore (p. 164). Il redoute une aristocratie au dogmatisme fanatique, s'appuyant sur des soldats et sur la Commission extraordinaire (la Tchéka), et alors que le IX^e Congrès du parti vient de proclamer la militarisation du travail (p. 80), une doctrine pour laquelle le « troupeau » d'un homme, c'est sa classe (p. 122). On ne s'étonne pas que Russell juge « extraordinairement exact » un parallèle entre la République de Platon et le régime que les communistes tentent d'imposer (p. 41). Nietzsche, avant lui, avait voulu voir dans Platon *le vieux socialiste type » (*Humain, trop humain*, § XXX) mais il ne s'agissait pas pour lui de

dénoncer l'hégémonie d'une aristocratie énergique et sans considération pour le peuple, mais la réduction de l'individu à un organe utile de l'État. Et sans doute le rapprochement effectué par Russell, mais qu'il ne développe pas, dans un bref ouvrage qui, mêlant témoignage direct, analyses de textes, comparaisons historiques, réflexions sur la politique, la science, la religion, a le ton d'un essai, semble-t-il anticiper Karl Popper et le premier tome de *The Open Society and its Enemies*, « The Spell of Plato ». Mais Popper, s'il renvoie assez fréquemment au Russell logicien et théoricien du politique — notamment pour avoir montré le lien entre théorie relativiste de la vérité et fascisme (t. 1, p. 274) —, ne semble pas avoir été inspiré par *The Practise and Theory of Bolshevism* qu'il ne mentionne jamais dans sa critique du tribalisme et du totalitarisme platonicien.

En tout cas, l'originalité de Russell et son statut de précurseur dans la critique du communisme ressortiraient encore mieux si on comparait son texte, non seulement à la réplique hagiographique de Wells, mais à la masse des voyages, en U.R.S.S., ou en Roumanie, publiée depuis. Et, probablement, dans une entreprise qui viserait, ce qui n'était pas ici notre propos, à une réévaluation de la dimension politique de sa vie et de sa réflexion, s'agit-il d'un des textes les plus intéressants et pertinents, du moins dans son diagnostic et son pronostic, qu'on puisse lire.

NOTES

1. Traduit en français sous le titre *Pratique et théorie du bolchevisme*, Mercure de France.
2. Traduit en français, par B. Loing, sous le titre *La Russie dans l'ombre*, A.M. Métallé, 1985.